

Ils ne s'étendirent pas, d'ailleurs, sur ce sujet ; Pierre avait trop de questions à faire sur les Fougères, Smoke, et tous les camarades, pour parler longtemps de lui. Il s'informa aussi, tout naturellement, de la Chanterie et de sa garde-malade, mais, de ce côté, les renseignements de Guillaume étaient alors très limités.

De tout cela Guillaume raconta à Mme Audran ce qu'elle jugea propre à l'intéresser.

— Je ne sais combien durera cette belle toquade de travail, conclut-il négligemment, mais, dans ce moment, il est tout feu, tout flamme ; aussi pour le décarémer, l'ai je mené jeudi au théâtre ; il y avait matinée, justement au Palais-Royal.

Et, sur un mouvement involontaire de Mme Audran. — Oh ! reprit Guillaume en riant, ne vous scandalisez pas ! c'était plus bête que mauvais, je vous assure ; enfin, Pierre s'en est contenté et il a bien ri, c'était le principal.

Mme Audran resta un moment rêveuse. c'est le principal !... le tuteur le pensait comme il le disait ! N'importe... au total les nouvelles étaient bonnes. Pierre tenait la promesse faite à sa Man Ghite en une heure d'émotion, Pierre travaillait !

Si absorbée qu'elle fût à débrouiller ses cartes, tante Paule écoutait, à la fin, ce qui se disait près d'elle, car la chose en valait la peine.

— C'est singulier, dit-elle lentement, le doigt sur un neuf de cœur d'un placement difficile, il a toujours été paresseux comme un loir ! Il faut dire...

— Votre neuf ici, tante Paule, en déplaçant ce dix...

— Tu as raison, mon enfant, je ne voyais pas... Il faut dire, reprit sans se troubler tante Paule, habituée à ce genre d'intermède, que personne, ici, ne s'est jamais inquiété beaucoup de ce qu'il faisait là bas. Excepté sa sœur.

— Ah ! dit Guillaume, qui avait omis ce détail, Pierre a reçu d'elle, l'autre jour, une longue lettre, pleine d'encouragement et d'éloges dont il paraît très fier ; il parle beaucoup de sa sœur dernièrement. Elle a longtemps prêché dans le désert... dame, roi et as... qu'allez-vous faire, tante Paule ?... mais son heure est venue, *Te Deum* !

Mme Audran ne les troubla pas dans les derniers calculs de leur réussite :

Il pense beaucoup à sa sœur !

C'était une bonne nouvelle encore, c'était pour elle un autre triomphe.

— Une toquade ! avait dit le tuteur sceptique, cette belle flamme s'éteindrait au premier jour ! Man Ghite avait ses raisons pour espérer mieux. Deux mois, c'est une épreuve, et la flamme brûlait encore ! N'avait-il pas pour aider et soutenir ses efforts les lettres de cette sœur pour laquelle il "voulait" travailler, ces lettres qu'il savait lire maintenant ? Et puis, si la flamme, encore faible, vacillait un jour, n'était-elle pas là aussi, elle, sa Man Ghite, pour lui rappeler la parole donnée et le but à atteindre ?

Elle était si loin dans son rêve qu'elle tressaillit quand la voix de Guillaume s'éleva tout à coup, triomphante :

— Victoire !... Ah ! tante Paule, les belles émotions !

Pour s'en remettre, apparemment, il alla jusqu'à la fenêtre, souleva un des rideaux, puis vint retomber, alangui, dans son fauteuil :

— Il pleut toujours, dit-il avec une pointe de découragement ; qu'allons-nous faire maintenant, tante Paule ? Mme Audran s'ennuie.

La vieille dame voulut protester, elle n'en eut pas le temps...

Pour toute réponse l'insatiable tante Paule avait ouvert un grand tiroir, réceptacle connu de tout ses trésors, loto, damier, nain jaune et dominos, "la chambre des tortures," disaient les initiés ; mais, prompt comme l'éclair, Guillaume conjura le danger ; il s'élança vers Mme Audran :

— Connaissez-vous la salle de billard, les salons, la bibliothèque ? demanda-t-il avec volubilité et tout d'une haleine.

Mme Audran se leva aussitôt, riant malgré elle de ce retour soudain de vitalité.

— Non, dit-elle, et je serai ravie de tout visiter si vous voulez bien me le montrer.

— Ouf ! dit irrévérieusement Guillaume, en fermant derrière lui la porte du petit salon, nous l'échappons belle !

Malgré elle, Mme Audran avait répondu à son sourire d'intelligence, aussi l'emmena-t-il sans plus de scrupule, pendant que tante Paule, la mine allongée, sortait des profondeurs du grand tiroir le jeu mélancolique du solitaire.

L'exploration fut longue ; Mme Audran, qui semblait avoir la passion des livres, s'attarda dans la bibliothèque ; elle apprit à Guillaume, assez indifférent à la chose, qu'il possédait des merveilles.

— C'est possible, dit-il, mon père était un bibliophile, mais moi je n'y entends rien. Mon notaire et mon curé m'empruntent quelquefois des livres, ils me les rendent exactement ; je les remets en place... ou à peu près, sans jamais les ouvrir, et c'est tout le profit que j'en tire. Ces volumes de bibliothèque ont l'air si terriblement ennuyeux dans leur belle reliure !... Il y a des mois que tout cela n'a été rangé.

Ce n'était que trop visible. Les livres, couverts de poussière, étaient, pour la plupart, la tête en bas sur les rayons ; c'était la confusion des langues, des siècles et des tomes ! Le sacré, choisi par le curé, se mêlait, dans un beau désordre, au profane rapporté par le notaire avec, çà et là, quelques ouvrages de genre plus léger, jetés au hasard par la main négligente de Pierre ou d'un camarade sans gêne.

— Quel dommage ! murmurait Mme Audran, qui relevait pieusement au passage tous les blessés qu'elle trouvait à portée de sa main.

Mais les patients devinrent si nombreux qu'elle dut renoncer bientôt à porter secours à tous, aussi se détournait-elle enfin avec un soupir découragé.

— Quel dommage ! répéta-t-elle. Puis surprenant tout à coup un sourire de Guillaume, elle resta un moment interdite et tout embarrassée.

Mais ce ne fut pas long ; elle-même, aussitôt, se mit à rire franchement.

— Hélas !... dit alors Guillaume, enhardi par sa bonne humeur, que ces amateurs sont sévères dans leurs jugements ! Me voilà coté ! Du haut de cette collection... je tombe très bas dans votre estime !

Mme Audran secoua la tête.

— Mais non, dit-elle en riant et sans autre protestation, comme voisine je vous plains de vous priver volontairement d'une grande jouissance, et comme amateur je déplore le désordre de votre bibliothèque, voilà tout.

Guillaume se récria.

— Volontairement, répéta-t-il ; la question des goûts et des couleurs n'est-elle pas indiscutable ?... Ce n'est pas ma faute si je n'aime pas la lecture.

— C'est encore à discuter, répliqua Mme Audran ; et d'abord, êtes-vous bien sûr que vous ne l'aimiez pas ?

— Dame !... j'en ai tout l'air !

— C'est vrai. Cependant pour le savoir, il faudrait essayer. Lisez un peu, et je vous défie de n'y pas prendre goût ; le tout est de bien choisir.

Guillaume jeta un regard effaré sur les interminables rangées de volumes qui l'entouraient, et son courage indélicat succomba sous l'épreuve.

— Dans tout cela ? fit-il lâchement, ah ! non, c'est au-dessus de mes forces... indiquez-moi quelques titres, autrement je ne réponds de rien.

— Vous ne lirez pas !

— Je lirai !... vous m'avez porté un défi et je m'en tâte à toutes les gageures... Je les perds même, généralement, les chances sont donc pour vous, je suis capable d'y prendre goût, en effet.

— Tant mieux ! Car, cette fois, vous aurez joué à qui perd gagne.

Là-dessus, toujours riant, ils creusèrent la question... Mme Audran, assise sur l'escabeau, prête à tendre la main vers le volume requis, et interrogeant Guillaume sur ses idées, ses opinions et ses préférences, avec l'autorité d'un guide spirituel, et Guillaume à ses pieds, répondant avec l'abandon et la sincérité d'un néophyte plein de zèle et de bonne volonté.

Quand ils rejoignirent tante Paule, Guillaume portait sous son bras, comme un bréviaire, un volume de

mémoires très intéressant, avait assuré son guide, et d'une lecture facile, même pour un débutant, et il laissait en réserve, dans un coin de la bibliothèque, trois autres ouvrages qui devaient aussi, paraît-il, l'amener progressivement à perdre sa gageure et à gagner une jouissance !

— Tante Paule, dit ce soir-là Guillaume, après le départ de Mme Audran, votre petite fête a été charmante, et je suis tout à fait amoureux de votre amie !

Si maussade qu'eût été cette journée de pluie, Mme Audran la marqua d'une pierre blanche. Elle prenait moins légèrement que le jeune tuteur les nouvelles qu'il apportait de son pupille, et c'est une grande joie qu'il lui avait donné là sans le savoir.

Quant au tuteur lui-même... Mais qu'importe à présent le tuteur ? son influence n'est plus à redouter ; une autre influence, plus forte, le combat mystérieusement et Marguerite est vengée ! Comme il l'a dit lui-même, sans penser si bien dire, "son heure est venue".

Pourtant, ce pauvre tuteur !... Quels droits n'a-t-il pas à la reconnaissance, non seulement de son pupille, mais encore de tous ceux qui aiment ce pupille ? Est-ce sa faute s'il se trompe ? Non !... Et puisse tante Paule rester toujours dans son ignorante quiétude... C'est elle, à la fin, qui est la coupable.

Qui sait, en effet (et Man Ghite n'ose plus le condamner) qui sait ce qu'une douce influence n'eût pas fait de lui aussi ? Tante Paule l'a eu tout enfant entre les mains et, plus tard, à la mort de son père, quelle place elle eût pu tenir dans la vie de ce pauvre garçon laissé, trop jeune, maître de lui-même ? Mais elle n'a pas su remplir cette place vide auprès de lui, gagner sa confiance, l'aider de ses conseils et de son amitié ! Elle le laisse gaspiller sans profit sa jeunesse et sa fortune, et ne sait pas même diriger sa maison. Il se ruine sottement sous ses yeux... A-t-elle jamais essayé de l'arrêter ?

Une femme, cependant, peut si bien se faire écouter en parlant doucement, conseiller, gronder même... et faire accepter ses conseils et ses reproches ; elle peut obtenir tant de choses, aussi, sans en rien laisser voir, quand elle sait s'y prendre... C'est si facile !

Il ne faut pour cela qu'un peu de dévouement, de tendresse... et de sage habileté.

Comment tante Paule n'a-t-elle pas mieux compris son rôle, et qui saurait, maintenant, réparer le mal ?

Ah ! le pauvre tuteur ! Qu'il aurait eu besoin, lui-même, d'une tutrice, d'une amie... d'une Man Ghite, enfin !

Cette idée fit sourire Mme Audran.

Il s'était montré très docile, sinon très sérieux, tout à l'heure, dans la bibliothèque, et un sage conseil, pour être donné et reçu en riant, n'en reste pas moins un sage conseil et n'en est pas moins donné et reçu ; et Mme Audran berçait son espoir de vérités aussi connues que consolantes.

« Les bons livres sont nos meilleurs amis et nos meilleurs guides, et les lectures sérieuses forment le jugement. Les livres de Guillaume auront fort à faire, mais il y a un commencement à tout, et fasse le ciel que d'amour de la lecture devienne le commencement de sa sagesse ! Quand il saura s'occuper chez lui, il perdra moins de temps et d'argent aux courses, au jeu, au tir aux pigeons, il réparera les brèches faites à sa fortune, il deviendra... »

Mme Audran avait poussé si vivement son néophyte dans le chemin de la grâce qu'il ne restait plus qu'à le béatifier !

Mais la réalité suit, clopin-clopat, les plus beaux rêves, et la réalité... Mme Audran eut tout à coup cette triste vision... c'était, actuellement, son Bienheureux s'endormant peut-être aux premières pages de ce fameux volume de Mémoires, base fragile de cet énorme édifice !

Mais encore ?... Et Mme Audran se prit à rêver en paraboles, qui sait où peut tomber le bon grain jeté à propos ? Le semeur s'arrête-t-il à prévoir d'avance quelle sera sa moisson ?... Qui sait ?...

MARTHE BERTIN.

(A suivre)